

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 5

Artikel: La garda-robe à Cretton
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198004>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-théâtre, 11, Lausanne.
Montreux, Gér. v're, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Biel, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
étrANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
étrANGER : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les couleurs vaudoises.

Le concert donné, sur la place de la Palud, par l'*Union instrumentale*, dans la soirée du 24 janvier, nous a rappelé notre belle fête de l'indépendance, célébrée il y a deux ans, à pareille date. Le souvenir de la cocarde verte que portaient joyeusement, ce jour-là, tous les Vaudois, hommes et femmes, jeunes et vieux, et que chacun a religieusement conservée, donne quelque intérêt aux lignes suivantes, qui nous furent communiquées, il y a une trentaine d'années, par M. John Blavignac, dont personne ne contestera la compétence en pareille matière :

« Si l'on remonte à des temps très anciens, on constate qu'à l'origine les couleurs du Pays-de-Vaud étaient le *rouge* et le *blanc*. Autrefois, c'était précédés d'huissiers à manteaux rouges que les députés prenaient place aux Etats de Vaud. En 1723 encore, les milices vaudoises qui accompagnaient Davel portaient comme uniforme les parements et les bas *rouges*. Suivant un témoignage cité par M. Olivier, quand le précurseur des libertés vaudoises parut sur l'échafaud, il était richement vêtu de *rouge*.

« L'usage de ces couleurs remonte haut : nous le croyons antérieur à la croix d'*argent* sur le champ de *gueules* (couleur rouge) de la maison de Savoie. L'évêché de Lausanne porte encore : parti d'*argent* et de *gueules* ; Soleure, qui ressortissait du même évêché, a conservé le *rouge* et le *blanc* comme couleurs héraldiques. Plusieurs villes vaudoises les offrent encore : Morges présente un écu coupé *blanc* et *rouge*, chargé au premier de la Morges *sanglante*, au second de la Morges d'*argent*.

« Lausanne aussi coupe d'*argent* et de *gueules*.

« La Baronne de Vaud avait un écu d'*argent* à la *montagne de sable*, image curieuse des Alpes *blanches* et des Joux *noires*.

« La République Lémanique (canton du Léman), constituée le 24 janvier 1798, prit le vert pour sa couleur. Tous ses délégués portaient la *suédoise* (c'est ainsi qu'on appelait alors le brassard), en ruban *vert*, et les magistrats marchaient ceints de l'écharpe tricolore, *jaune*, *verte* et *bleue*.

« La cocarde verte fut le signe de ralliement du nouvel ordre de choses, et les premiers volontaires endossèrent l'uniforme *bleu*, dont les revers *jaunes* furent d'abord *verts*.

« Enfin le canton de Vaud actuel, composé de la majeure partie du Pays-de-Vaud, et définitivement constitué en 1803, adopta, par un décret du 16 avril de cette année, l'écusson coupe d'*argent* et de *sinople* (couleur verte), chargé au premier des mots : *Liberté et Patrie*.

(*Reproduction interdite*).

A table d'hôte.

Quelqu'un a eu l'aimable obligeance de nous adresser un numéro du *Mercure*, journal des voyageurs de commerce, que nous avons lu avec plaisir. Il contient, entre autres, un article

cle sur la table d'hôte, rédigé d'une plume alerte et spirituelle, mais sans doute dans un moment de mauvaise humeur :

En voici quelques passages :

« La table d'hôte, telle que nous la connaissons dans notre pays, et telle qu'elle est aussi probablement dans les pays voisins, a de gros défauts, non seulement au dire des voyageurs de commerce, mais de l'avis de tous les voyageurs ordinaires. En général, la table d'hôte est depuis longtemps stationnaire dans sa forme, dans son genre et dans ses menus ; il nous paraît que ses défauts ont augmenté au lieu de se corriger ; elle est toujours plus insipide, toujours plus invariable.

» Prenons n'importe où, dans quel genre d'hôtel que ce soit, une salle longue, avec une glace à l'extrémité et quelques glaces de côté, entre chaque fenêtre ; plaçons-y une table, une seule, aussi longue que possible, ornons-la d'une plante à feuillage en haut, d'une plante à feuillage en bas, d'un bouquet de fleurs artificielles au milieu, alignons sur la nappe blanche vingt, trente, cent couverts, bien symétriquement, et nous aurons le décor classique de la table d'hôte.

» Puis, à midi et quart, ou à sept heures du soir, faisons donner par la cloche de l'hôtel le signal de servir, et sommeliers en queue de morue iront prendre leurs postes fixes, à intervalles bien réguliers, achevant ainsi de nous rappeler que nous ne sommes pas en partie de plaisir, que nous allons devoir manger en mesure, sans broncher, sans rire surtout.

L'esprit et la gaité n'ont pas leurs places à table d'hôte ; la bête seule n'y perd pas ses droits ; qu'on la bourre, qu'on la gave, et qu'elle ressorte bien gonflée, marchant à peu près au pas, capable — physiquement — de supporter les fatigues subséquentes, c'est tout ce que nous pouvons lui demander. D'intellect il ne faut plus parler, quand on a passé par ce moule-là.

» Encore si le menu rachetait par sa variété et par la distinction de ses apprêts la monotonie de l'entrée en scène, mais non ! Après le potage : bouillon, tapioca, vermicelle ou purée poïs — bisque dans les grandes occasions — voici le poisson en sauce blanche, ou les petits pâtés, puis le rôti bien dur — s'il était bien cuit l'on en mangerait trop — entouré de quelques légumes à petites doses, puis le poulet, l'éternel poulet, le poulet phénix, dirons-nous, car depuis que la table d'hôte existe, nous le voyons toujours renaitre de ses cendres ; plus nous en mangeons, plus on nous en sert ; nous croyons l'anéantir à force d'en avaler ; il revient toujours, persistant, tenace et coriace. Nous gagerions qu'il s'est mangé, depuis que la table d'hôte existe, cent fois plus de poulets que la nature n'en a fait naître ! Après le poulet, un petit dessert, des amandes, des noisettes, des raisins secs et des cure-dents.

» Arrivée à ce point, la « table d'hôte » est finie. Avec autant de zèle qu'ils ont mis à nous servir, les sommeliers nous enlèvent sous le nez les derniers vestiges du repas, puis la bête, alourdie, se lève et va, si possible, digérer

ailleurs sa bourrée et chercher à retrouver l'esprit qui lui a faussé compagnie. Telle est la table d'hôte que nous connaissons, sans charme, sans gaité, sans variété. La seule chance que le voyageur ait de s'y distraire, c'est de s'y placer en face d'un joli minois, ou à côté d'une compagne qui s'ennuie autant que lui et ne demande qu'à babilier. Mais encore s'il a cette chance rare, il court d'autre part le risque de s'asseoir à côté d'une Anglaise qui aime à s'ennuyer et qui vide les plates avant de les lui passer ! Le mieux dans l'état actuel de la table d'hôte, c'est de chercher à s'y trouver en compagnie d'un collègue. Alors, du moins, si l'on n'a pas une provision de bonne humeur suffisante pour s'y plaire, on aura la consolation de s'ennuyer à deux. »

Nous avons ri de bon cœur en lisant l'histoire qui va suivre ; aussi la recommandons-nous aux amateurs de paotis.

La garda-roba à Cretton.

Dàvi Cretton avâi atsetâ 'na garda-roba à l'eincan dâi frârâs Pétolón ; n'est pas que lo Dâvi aussâi fâuta dè maoâblio, kâ l'avâi prâo dè tot que vegnâi sai dè son père et dè sa mère, sai dè sa fenna que l'ai avâi apportâ on pecheint trossé tot batteint nâovo ; mà la serveinta à Cretton, que cutsivâ tot amont dezo lié tiollès dein on petit cabouin que l'aviont fé à n'op carro dâo lénau, sè pliâgnâi adé que n'avâi rein po reduirè sè nippés et lo Dâvi que sè trovâvè per hazâ à l'eincan a de : « Baque, misseint-la ! » Et l'a z'ua po houitanta francs et veing centimes à cé que criâvè la mise.

Cllia garda-roba ne sè démontâvè pas coumeint cllia que font ora, mà cein étai iena à la vilha moûda, fêta tota dè 'na pice, montaiè su quatro pi, hiauta et lardzo qu'on dianstre io on poai reduirè d'on côté onna dozanna et demi d'haillons avoué lè z'habits militéto, lo sa, la carabine et tot lo commerç, pu on trabilliâ dessus que poai teni onco 'na balla têtse dè linsus, et dè l'autre côté quattro à cinq z'autro trabilliâ avoué ion qu'avâi on terein à sarraille po reduirè la mounia.

Lo Dâvi s'est de : « Sarâ po noutra serveinta, la Diustine, que piornè adé que ne sâ rein io reduirè !

Quand l'eût don payi la garda-roba, Cretton va criâ son valet et on ovrai po la lâi montâ tant qu'amont à la tsambla dâo lénau, et, ma fâi, cein n'étai pas tant ézi à férè, kâ c'étai oquî dè pésant et pou coumoudo à trimballâ ; pu faillai montâ trai reintsâs d'égrâ asse drai que n'êtsila, que lâo z'a faillu on part dè iadzo veri et reveri cllia garda-roba sai en long, sai dè travai po poai la férè passâ amont sein ribilliâ lè mounets, ni rein férè veni avau.

Coumeint vo peinsâ, lè dou gaillâ ont dû s'clliâ on part dè iadzo dévant d'arrevâ tot amont et châvont ti dou coumeint dâi bâo quand furon arrevâ à lénau.

— Ora ! se fe lo valet à Cretton à son père, compto que n'en prâo affanâ on part dè verro



d'avài trágua tant qu'ici 'na guimbarda dinsé! dépatse-té d'allà no reimpilli à lo tepin!

— Mè mouzo que cein vaut bin on verro, dese l'autre ein sè paneint la frimousse avoué son motchâo dè catsetta; tonaire, quin uti!

Quand l'uront bu et que sè furont réclliâ on bocon, s'agessâ d'infrâ la garda-roba dein la tsambra dè la Diustine et, coumeint vo z'é de, ellia tsambra n'étai qu'on espèce de carcagnou que l'avont fé à n'on carro dâo lénau, avoué 'na fenêtra que baillivù su lo courti. Et quand bin mimo n'ivâi min dè tapisséri, la serveinta l'ai sè trovavè bo et bin.

Lo valet et l'ovrâi sè crotson don à la garda-roba et la boutont draita su sè quattro pi; mà quaud l'uront'youaiti dinse et vouaiti assebin la porta dâo cabustra, qu'êtai on bocon bassetta, sè sont de: « Jamé dè la via ne l'ai va, l'est trào hiauta! »

— Et bin, fe lo père Cretton qu'avezâvè, sé-dès-vo quiet? réssi-lâi lè quattro pi que ne servont dè rein, et l'est bin lo diabllio se le ne l'ai va pas!

Dinse de, dinse fe; mà quand l'ont revolliu la férè eintrâ, pas mèche! la garda-roba étai onco trào granta!

— Eh! tadiés que vo z'ilès, fe lo père Cretton, déclioulâ-lâi la corniche qu'est ào coutset et sarâ bin la nortse se le n'intrâ pas!

Vont don queri on marté et râo! vouaique la corniche avâu! mà la garda-roba n'allâve onco pas dedein.

— Esséyi vâi dè la férè passâ ein travai! dese Cretton.

Mâ l'uront bo la veri ein travai, dè rebat, ein lardzo, dè totès lè façons, le ne passâvè adé pas pè la porta; kâ l'êtai coumeint vo z'é de, lardzo qu'on dianstro et n'ivâi pas mèche!

— Que dâo dianstro faut-te férè? se sè désiront.

— Sâ-tou quie, père, dese adon lo valet Cretton, no faut la réssi pè lo maitein du lo coutset tantqu'ao fin bas, ora totès clliâo garda-roba sè démontont dinse ein dou, que cein est bin dè pè coumoudo quand on vâo lè déménadzi.

— Et bin fédès!

Adon, ye vont queri iena dè clliâo grantès réssès que n'ont min dè montants, mà fenaméint duès manettès, avoué 'na lame rionda et qu'on sè sâi po réssi lè belions dè sapin; onna réssè à jou, et hardi! sè mettont à réssi la garda-roba pè lo maitein et quand le fe ein duès maiti, lè preseintont totès lè duès devant la porta.

Mâ ne poivant onco pas passâ ni l'ena ni l'autra.

— Tè preignè pi po 'na poueson dè boufet! boaila lo Dâvi: faut que passâi cottè que cottè! Réssi-mè onco clliâo duès maiti ein dou, mà stu iadzo, ein travai, et sarâi bin lo diabllio se ne passont pas.

Pas pétou de, pas petou fé; mà lè quattro breqùes n'intrâvont adè pas dè quinnès façons que lè verivant.

— Tonairé dè tonaire! dese Cretton, se lè Pétalon étiont pi ein eifai avoué lâo boufet!

— Yè trovâ lo bié stu iadzo! dese l'ovrâi que branquâvè iena dâi breqùes contre la porta; la garda-roba est d'on bon demi-pouce trào lardzo po cein que i'avâi dâi foots lans derrâi et po la férè eintrâ no faut déclioulâ lè lans; faut-te cein férè?

— Hardi! allâ-l'ai!

Et lè vouaique l'on avoué lo marté, l'autre avoué la pioletta que sè mettont à défonça clliâo quattro breqùes; et quand l'uront fé l'ont pu lè z'intrâ lè z'enès après lè z'autro dein la tsambra.

— Ora, l'est galèza ta garda-roba, dese lo valet Cretton à son père; cein tè vâo cottâ po férè remontâ totès clliâo breqùes, vouaite-vai, y'ein a ào mein mè dè duès dozannès!

— Et bin, pas tant dè clliâo manairès, vo

faut mè redécheindrè tot cein à la remise et avoué, on farâ dâi soubassémeints dè mermités!

Dinse de, dinse fe.

— Vouaiquè portant dâo bou que no revint tchai! dese lo valet Cretton à son père ein décheindeint 'na lotta dè clliâo breqùes.

— Oï! houitanta francs! Avoué cein y'arè pu avâi dou bons moulo dè fâo! mà que vâotou, on fe à tot'adzo dâi folérâ!

Charbon, mesdames!

(Fin.)

Pietro était maintenant un jeune homme un peu délicat, un peu frêle, avec de grands yeux veloutés, de longs cheveux noirs, des mains blanches; Mathurine, une robuste fille, à la large carrure, aux bras rouges, aux joues rondes, aux traits vulgaires, mais éclairés par un regard très doux. Lui suivait les cours de l'École des beaux-arts, dont il était un des meilleurs élèves; elle continuait à parcourir les rues escarpées de la Butte.

On ne se voyait guère que le soir à la table de famille, égayée du récit de quelque charge d'atelier qui déridait l'oncle Anselme et faisait hausser les épaules à sa nièce.

Avec les années, son affection s'était faite plus maternelle encore, et sévère Mentor en jupon de futaine, 'elle n'admettait pas que son *artiste* se laissât distraire de sa tache plus qu'elle de la sienne.

Lui obéissait, en rongeant parfois un peu son frein... il avait vingt ans!

Mais il ne s'agissait pas de s'endormir, il fallait décrocher le prix de Rome pour éviter la conscription.

Par quelles émotions, quelles angoisses passa la bonne créature tant que son Pierrot fut en loge! Quelles ferventes prières à toutes les chapelles!

« La première fois que l'on entre dans une église, on est sûr d'être exaucé. »

Imbuie de cette croyance populaire, Mathurine allongea sa tournée déjà longue pour découvrir de nouveaux sanctuaires et le vieil âne, patient et résigné comme sa maîtresse, en arrivait à s'arrêter de lui-même devant le moindre porche surmonté d'une croix.

Tant de dévouement, de sacrifices, d'abnégation devaient avoir leur récompense: Pierre remporta le prix!

— Alors, comme ça, il va partir pour Rome? dit le père Anselme avec une satisfaction mal déguisée, tandis que sa nièce, folle de joie, mouillait de ses larmes la bienheureuse dépêche.

C'était vrai! il allait partir, la quitter pour trois ans, — plus peut-être.

— Heureusement qu'Antoine va revenir; la maison ne restera pas vide, ajouta le bonhomme en frottant ses mains déformées par la goutte.

Hélas! ça n'était pas la même chose, et à la profonde détresse qui noya son pauvre cœur aimant, Mathurine, si naïve qu'elle fût, comprit la différence, et vit bien qu'elle aimait Pierre autrement que son cousin. Cependant, toujours vaillante, elle refoula son chagrin pour ne pas jeter une ombre sur son ivresse à lui. Il était si joyeux, si fier, si reconnaissant aussi! Et quand, lui prenant les mains, il lui avait dit d'un accent pénétré:

— C'est à toi que je dois cela, ma bonne Mathurine, je ne l'oublierai jamais! elle s'était trouvée trop payée de ses peines.

Quand sonna l'heure du départ, ce fut un déchirement! elle eût voulu prolonger les adieux, le conduire au chemin de fer.

Impossible! un déjeuner d'amis, c'était la coutume, on ne pouvait s'en dispenser! D'ailleurs, un peu plus tôt, un peu plus tard...

Fiévreux, agité, il serrait la main de l'oncle Anselme, embrassait la pauvre fille en larmes.

— Tu nous écriras, dis, Pierrot?

— Sans doute! Me prends-tu pour un ingrat?

Ingrat? Pas encore.

Cependant, lorsque, arrivant à la gare de Lyon avec sa bruyante escorte, il aperçut l'humble charbonnière qui avait traversé tout Paris avec son âne pour l'entrevoir encore une fois, il craignit les râilleries des «copains» et rougissant déjà de celle à qui il devait son triomphe, il passa en détournant la tête.

Mathurine ne devait plus le revoir.

D'abord, il écrivit assez régulièrement, évoquant les souvenirs du passé au milieu des enivrements du présent et mêlant encore son amie à ses rêves d'avenir... puis les lettres commencèrent à se faire plus rares...

Absorbé par les préoccupations artistiques et autres, entraîné par les plaisirs faciles et les irrésistibles séductions de la Ville-Eternelle, Pierre s'y adonnait tout entier avec la fougue de son âge. Ses billets hâtifs, tribut d'une gratitude déjà pesante, n'étaient plus que du remplissage: descriptions à la Bardoker, enthousiasmes à froid pour les maîtres: David, Canova, Michel-Ange.

« Mais j'oublie que tu ne connais pas ces *messieurs-là*, » plaisantait-il un peu ironiquement.

« Alors pourquoi t'en parle-t-il? » observait non sans «jugeotte» l'oncle Anselme.

C'était les dernières feuilles rouillées à l'arbre du souvenir; avec le second automne, balayées au vent impétueux des passions, elles ne reverdirent plus au renouveau.

Quand Mathurine comprit que c'était fini, bien fini, elle se résigna sans révolte, sans reproches... non sans larmes, et deux ans après, obéissant au vœu suprême de son oncle, elle épousa le cousin Antoine... mais n'oublia pas l'oublié.

Lui aussi devait se souvenir, plus tard... trop tard!

Vieilli, solitaire, désabusé, fatigué, même de sa gloire, l'image effacée de la protectrice de son enfance, sortant peu à peu de l'ombre, était venue s'asseoir à son foyer désert où elle régnait maintenant sans partage.

Alors il avait connu le regret, le repentir, le remords, son ingratitude lui était devenue si lourde, si odieuse, qu'en dépit du temps et de ses cheveux gris, il était allé droit à l'humble asile, berceau de ses rêves d'artiste, pour y chercher le pardon, le repos, la paix.

Hélas! une importante bâtie remplacait la misérable mesure, il ne put recueillir la moindre indication: Mathurine était disparue... morte peut-être...

Mais combien vivante pour lui.

Tout la lui rappelait quand même et sans cesse; ni les distractions mondaines ni le labeur acharné du cerveau, rien ne pouvait le distraire de cette pensée.

Il voulut faire revivre les traits de l'humble fille dans quelque œuvre impérissable unissant à jamais l'artiste et le modèle; tels Raphaël et la Fornarina, Dante et Béatrix; mais pour la première fois, la glaise refusait d'obéir à sa volonté. Il entassait vainement ébauche sur ébauche, aucune ne le satisfaisait pleinement, ne réalisait tout à fait son rêve; son bras s'engourdisait en modelant cette chère figure qu'il eût voulu rendre immortelle et, décu, il pensait avec une sorte de crainte superstieuse:

— Elle ne m'a pas pardonné!

..... Ce jour-là, plus triste, plus accablé que de coutume, il regagnait lentement son petit hôtel du boulevard Bineau, quand il aperçut, arrêté devant sa porte, un gamin à peu près de son âge lors de sa première rencontre avec Mathurine, qui, pour compléter la ressemblance, était sur le perron quelques statuettes plus ou moins réussies, qu'il considérait avec une indulgence d'auteur.

— Que fais-tu là, petit? interrogea le sculpteur souriant à cette évocation de son lointain passé.

L'enfant surpris se retourna et salua gauchement son interlocuteur:

— J'attends le monsieur qui est sorti, répondit-il timidement.

Il avait une figure ouverte, et un bon regard clair, qui réchauffa le cœur de l'artiste comme un vieil ami retrouvé.

— C'est toi qui as fait ces bonshommes? ce n'est pas mal, continua-t-il, les examinant l'un après l'autre; à ton âge, je ne faisais pas mieux... et même...

Brusquement il s'arrêta:

— Qui?... ce n'est pas toi?...

Il désignait d'un doigt tremblant une *Vénus informe et quelque peu bossue avec un nez camard et les jambes cagneyeuses...*

— Oh! non, protesta le jeune garçon avec une nuance de respect, c'est du monsieur qui demeure là.

— Tu le connais?